

Agriculture et alimentation Réflexions croisées

Jean-Paul Laplace

Institut français
pour la nutrition (IFN),
71, avenue Victor Hugo,
75116 Paris
<laplace@paris.inra.fr>

Résumé

Malgré les apparences, l'agriculture est fâcheusement absente du discours sur l'alimentation. Les consommateurs méconnaissent désormais totalement la biologie de l'agriculture. Ayant perdu leurs repères ancestraux, ils sont tentés par la nostalgie d'une image archaïque et idéalisée de l'agriculture, amplifiant le décalage entre leur imaginaire et la réalité. Trois ordres d'observations peuvent être formulés : i) la voix de l'agriculture comme donneur d'opinion est inexistant ; il manque aujourd'hui un discours global sur ce qu'est l'agriculture moderne ; ii) l'alimentation subit une fâcheuse tendance à la médicalisation ; l'augmentation rapide de l'obésité dans les sociétés modernes a conduit l'Organisation mondiale de la santé (OMS) à classer l'obésité parmi les maladies en raison de ses conséquences somatiques, psychologiques et sociales. Il est essentiel de préserver le lien viscéral qui unit les mangeurs à leurs aliments ; iii) de plus en plus éclatée entre deux mondes, l'agriculture est en cause dans sa finalité parce qu'elle n'est plus directement perçue comme nourricière. Dans ce contexte, la chimie verte bénéficie d'un capital de sympathie croissant jusqu'à l'illogisme. Du fait des évolutions climatiques prévisibles et de la concurrence entre usages de l'eau, l'agriculture devra adapter ses techniques et les systèmes de production face à une généralisation de la limitation de cette ressource. C'est dans le lien entre l'agriculture et l'aliment que se construit l'identité d'un peuple. Dans ce contexte, les indications géographiques constituent en quelque sorte une propriété intellectuelle collective. La recherche permet d'identifier les déterminants biotechniques de la qualité et de définir en termes scientifiques terroir et typicité. Deux mondes sont face à face : le premier, traditionnel, peut être transfiguré par les déterminants de la qualité ; le second est marqué par la chimie verte. Ces deux mondes doivent pouvoir coexister. Préserver la diversité et la pluralité, c'est affaire de tolérance et de bonheur, mais cela devient aussi une question de survie.

Mots clés : agriculture ; alimentation ; nutrition ; consommation ; industrie agroalimentaire.

Thèmes : systèmes agraires ; alimentation, consommation, nutrition.

Abstract

Farming and Food. Crossed perspectives

Despite appearances, farming is sadly absent from the discourse on food. Consumers are completely ignorant of the biology of farming. Separated from their ancestral moorings, they are tempted by nostalgia for an archaic and idealized image of farming, which amplifies the discrepancy between their imagination and reality. Three orders of observations may be formulated: i) The voice of farming as opinion-maker is nonexistent; there is today no global discourse of what modern farming is; ii) Food has undergone an unfortunate trend towards medicalization; the rapid increase in obesity in modern society has led WHO to classify obesity as a disease because of its physical, psychological and social consequences. It is essential to preserve the instinctive tie that links eaters to their food; iii) Increasingly fragmented between two worlds, the aim of agriculture is challenged because it is no longer directly perceived as nourishing. In this context green chemistry benefits from a capital of sympathy that is increasing to illogical extremes. Because of predictable climate changes and competition on the use of water, agriculture must adapt its techniques and production systems to the increasingly widespread limitation of this resource. A people's identity is constructed in the association between farming and food. Geographic labels (*appellations*) are thus in some sense collective intellectual property. Research makes it possible to identify the biotechnical determinants

Tirés à part : J.-P. Laplace

of quality and to define “terroir” and “typicality” in scientific terms. Two worlds face each other: The first, traditional, may be transfigured by quality determinants; the second is marked by green chemistry. These two worlds must be able to coexist. Preserving diversity and plurality is a matter of tolerance and happiness, but it has also become a question of survival.

Key words: agriculture; food; nutrition; consumption; agro-food industry.

Subjects: farming systems; food, consumption, nutrition.

L'alimentation est-elle malade de la société? J'ai posé cette question en ouvrant un colloque¹ organisé par l'Institut français pour la nutrition (IFN) et entièrement consacré aux déterminants économiques de nos choix alimentaires. Cette interrogation peut passer pour dérangeante, mais d'actualité, puisque les relations entre alimentation et santé des hommes sont aujourd'hui présentes dans tous les discours. Alors que, dans les pratiques de consommation, le prix est de très loin le premier déterminant d'achat, c'est toujours de médecine, de sociologie et de biologie, de plaisir ou de philosophie que l'on nous parle... en évitant soigneusement d'examiner les mécanismes économiques. Pourtant ceux-ci pèsent sur nos choix alimentaires, et nous avons constaté que la carte de l'obésité se superpose dans bien des pays à la carte de la pauvreté. Mais nous avons aussi rencontré à plusieurs reprises des questions concernant l'agriculture, à propos desquelles celle-ci n'apporte ni réponse ni information aux consommateurs. Il n'est certes pas aisé d'expliquer que le prix n'est pas seulement lié à la valeur intrinsèque du produit, à ses qualités et au travail qu'il demande, mais aussi à des considérations très éloignées relevant de politique sociale, ou de politique tout court, nationale ou internationale. Je voudrais aujourd'hui souligner combien, malgré les apparences, l'agriculture est fâcheusement absente du discours sur l'alimentation.

En effet, les consommateurs majoritairement urbains méconnaissent désormais totalement la biologie de l'agriculture (en

termes agronomiques ou climatiques), et ils ignorent à peu près tout des mécanismes économiques (politique agricole commune, PAC; Organisation mondiale du commerce, OMC...) qui pèsent sur le monde agricole. En même temps, surinformés par une pléthore d'émetteurs, parfois désinformés par des porteurs d'intérêts particuliers ou mal informés par des relais incompetents, les consommateurs sont désireux d'en savoir toujours plus sur les produits qu'ils achètent, de peur d'être abusés. Ils sont donc très vigilants sur le prix et très soucieux de leur santé. Ayant perdu leurs repères ancestraux, ils deviennent d'une exigence obsessionnelle pour une qualité nutritionnelle quasi impossible à enfermer dans une définition simple puisqu'elle se constitue dans la diversité d'une alimentation variée et non dans la composition de chaque aliment considéré isolément. Ainsi conduits à considérer que ce monde est un peu fou, ils peuvent évidemment être tentés par la nostalgie d'une image archaïque et idéalisée de l'agriculture, amplifiant ainsi le décalage de leur imaginaire par rapport à la réalité.

Devant cette situation à la fois difficile et confuse, trois ordres d'observations peuvent être formulés.

• La voix de l'agriculture comme donneur d'opinion est inexistante

Dans tous les débats qui parcourent notre société, l'agriculture est très souvent en position d'accusée. Mais pour les consommateurs, en l'absence d'un discours proactif, informatif et réaliste, la voix de l'agriculture est inexistante, alors que d'autres émetteurs extrêmement présents par leurs messages insistants finissent par forger l'opinion dominante. Ainsi, à la faveur du Programme national Nutrition-Santé, le ministère de la Santé est devenu omniprésent, qui tente d'inculquer à tous une éducation nutri-

tionnelle, comme si l'on faisait emplette de lipides, de glucides ou de protéines lorsqu'on veut s'alimenter et tout simplement faire son marché. L'industrie alimentaire, qui s'est emparée de l'argument « nutrition » pour vendre, est toujours prompte à rappeler qu'elle transforme l'essentiel de la production agricole et à capter le bénéfice d'image d'avoir contribué à créer l'abondance, à mieux nourrir la population et à en accroître considérablement la longévité. Le commerce et la distribution déploient jusqu'à l'excès leur puissance pour convaincre des clients plus ou moins captifs que tout peut être moins cher et que le moins cher est aussi bon, ou que la qualité ne tient qu'à l'exigence de leurs cahiers des charges. Pire encore, créditant du bon l'industrie ou le commerce, le consommateur aurait même tendance à ne retenir de l'agriculture que ce qui, amplifié par les médias, est mis à son débit, en totale rupture avec l'image d'Épinal des vacances à la ferme.

Il manque donc aujourd'hui un discours global, tout à la fois descriptif, explicatif et positif de ce qu'est l'agriculture moderne, en complet décalage avec l'image passéiste souvent exploitée par une publicité qui joue de l'affectif et de la nostalgie, et éventuellement entretenue par l'attrait du marché local. L'agriculture ne peut être résumée à la mémoire des générations passées, au gîte rural des vacances, et au pittoresque des marchés. Nous sommes confrontés à un réel découplage de l'alimentation et des productions végétales ou animales par l'agriculture. Il est essentiel de ne pas laisser se creuser cet éloignement et cette incompréhension qui conduisent certains citadins à rejeter des aliments nobles dans leur forme originelle tels que la viande ou le lait. La tâche est difficile, mais c'est à l'agriculture qu'il appartient de reconstruire une connaissance réaliste et lucide de l'environnement humain et de lever les peurs nées de l'ignorance.

¹ Colloque “L'économie fait-elle la loi dans nos assiettes? Déterminants économiques des choix alimentaires”, organisé par l'IFN le 29 septembre 2005 à Paris. Les Actes devraient être disponibles en septembre 2006, sur commande directe à l'IFN, 71 avenue Victor Hugo, 75116 Paris, ou par l'intermédiaire du site institut.nutrition@ifn.asso.fr.

• L'alimentation subit actuellement une fâcheuse tendance à la médicalisation

Face à la logique de l'agriculture nourricière, pourvoyeuse de produits de base et de matières premières pour l'industrie alimentaire, l'agriculture est indirectement atteinte par l'émergence fâcheuse d'une médicalisation galopante de notre alimentation.

L'augmentation rapide (dite épidémique) de l'incidence de l'obésité dans nos sociétés modernes a conduit l'Organisation mondiale de la santé (OMS) à classer l'obésité parmi les maladies en raison de ses conséquences somatiques, psychologiques et sociales. La médecine s'est donc intéressée à cette maladie, et dans le même temps l'État, en charge de la santé publique, a engagé un programme massif de prévention d'une pathologie qui s'avère coûteuse pour la société. Bien que le déterminisme de l'obésité soit multifactoriel et éminemment complexe, avec des déterminants biologiques, psychologiques et environnementaux, la société a bien vite désigné le coupable : l'aliment, devenu trop bon, trop riche, trop abondant et trop disponible.

Dans ce contexte, les consommateurs égarés par la multiplication des messages, confrontés à un idéal de minceur (voire de maigreur) abusivement propagé, et de plus en plus obsédés par l'ajustement nutritionnel correct de leur alimentation, en viennent à ne plus connaître leurs aliments et à ne plus savoir s'alimenter. Demandeurs d'un étiquetage nutritionnel aussi détaillé qu'inexploitable au quotidien, ils cèdent aux promesses souvent excessives, voire abusives, d'allégations nutritionnelles ou de santé, de minceur, de beauté et de forme, etc. Dès lors, quelle peut être la place d'une alimentation – comment la qualifier ? naturelle ? normale ? – en tout cas directement issue de l'agriculture (et parfaitement apte à assurer une bonne santé) dans une société qui en vient à une véritable prescription d'aliments porteurs de recommandations d'ordre médical.

L'industrie alimentaire emboîte évidemment le pas à cette évolution qui peut constituer pour elle une source de plus-value et donc de profits considérables. Mais cette évolution est la négation de toutes les valeurs culturelles essentielles qui sont le propre de l'alimentation. S'alimenter scientifiquement en se fiant aux

tables de composition est une tâche de tous les instants, aux antipodes du plaisir et de la convivialité qui accompagnent nos pratiques alimentaires. Cette évolution rapproche un peu plus l'aliment d'un quasi-médicament sur prescription, et l'éloigne d'un usage spontané régulé par la physiologie.

Face à cette tendance désastreuse mais forte de notre société, il est essentiel de préserver le lien viscéral fort qui unit les mangeurs à leurs aliments, porteur d'identité en vertu de l'adage souvent vérifié « Je suis ce que je mange ». L'agriculture et l'alimentation devraient mener un combat solidaire pour faire connaître l'origine de nos aliments, comment ils sont produits ou fabriqués, ce qu'ils apportent et comment les utiliser au mieux ; parce qu'apprendre nos aliments, c'est à la fois apprendre soi, le monde et les autres.

• L'agriculture est de plus en plus éclatée entre deux mondes

L'agriculture ne fait pas que subir l'éloignement des consommateurs et les peurs d'une société malade. L'image de l'agriculture intensive, celle qui a nourri la population au sortir de la seconde guerre mondiale à la faveur de ce qui a été appelé « la révolution verte », s'est dégradée. Ainsi a-t-on accusé les agriculteurs-éleveurs d'être des pollueurs invétérés, consommateurs de pesticides ou épandeurs de lisiers et fauteurs de nitrates. On les accuse aussi d'être de grands arroseurs, coupables de pomper abusivement des nappes pour développer des cultures subventionnées mais localement inadaptées ; ou encore d'être de grands consommateurs de subventions avec cette PAC qui pèse sur le budget européen. Mais, plus profondément, l'agriculture est en cause dans sa finalité parce qu'elle n'est plus directement perçue comme nourricière. Elle court même le risque de l'être de moins en moins, et du fait de cette évolution, elle a une image de plus en plus éclatée, dans ses objets et dans ses structures.

En quête de nouveaux débouchés dans un monde concurrentiel où les cours mondiaux viennent lamener ses ressources traditionnelles, l'agriculture s'enthousiasme aujourd'hui pour le *molecule mining*. Portée par l'épuisement annoncé des ressources pétrolières et par la perception aiguë des risques chimiques, la chimie verte bénéficie d'un capital de

sympathie *a priori*. L'engouement pour les biocarburants bénéficie de l'envolée des cours du pétrole. Mais verrons-nous les campagnes jaunir de colza à l'infini pour faire du diester ? Devrons-nous nous priver de ce sucre abusivement accusé de nuire à notre santé pour mettre de l'éthanol dans nos véhicules ? Devrons-nous pomper les nappes phréatiques jusqu'à l'assèchement pour produire massivement du maïs destiné à remplacer les sacs en plastique dont le commerce fait l'économie au nom de l'écologie ? Les exemples ne manquent pas dans l'histoire des 50 dernières années de pays qui ont durement souffert d'avoir massivement soutenu, au gré des subventions ou des cours mondiaux, des choix agricoles à courte vue.

Cette agriculture change de structure, de nature même ! Elle devient industrielle, spéculatrice. Prisonnière des marchés et des acheteurs, l'agriculture voit même certaines de ses coopératives évoluer vers le gigantisme et la cotation en bourse. Cette concentration tend à en faire de grandes entreprises aptes à négocier dans un rapport de force plus favorable avec les ténors de l'industrie alimentaire ou de la distribution. À terme, ces nouveaux « industriculteurs » feront-ils plus de profits boursiers en négociant des lots dont ils n'auront jamais vu le grain ni la couleur ? Peut-être y a-t-il là une évolution forte et irréversible vers l'organisation d'un autre monde, mais dans ce cas, il serait bon que les consommateurs voient lucidement ce qui se dessine afin que le réveil ne soit pas trop dur.

Pour l'instant, l'agriculture n'est heureusement pas encore réduite à cette seule « industriculture ». Les consommateurs veulent certes rouler dans leurs voitures et se moquent un peu de savoir s'ils brûlent de l'éthanol, du diester ou du pétrole, pourvu qu'ils respirent du bon air. Mais ce sont les constructeurs automobiles et non l'agriculture qu'ils créditeront d'un air plus pur. En revanche, soucieux de la pollution chimique des aliments et de l'eau, c'est de l'agriculture qu'ils attendent des solutions.

Constatant le diagnostic environnemental inquiétant qui ressort de l'expertise collective sur les pesticides², Nelly Ollin,

² « Pesticides, agriculture et environnement. Réduire l'utilisation des pesticides et en limiter les impacts environnementaux », expertise scientifique collective réalisée par l'Institut national de la recherche agronomique (Inra) et l'Institut de recherche pour l'ingénierie de

ministre de l'Écologie et du Développement durable, a souligné la nécessité d'infléchir notre modèle d'agriculture intensive bien qu'il ait été un grand succès : « Agir sur les pratiques... est une orientation essentielle, qui passe notamment par une évolution profonde de nos systèmes de culture. » En effet, la « possibilité de réduire la quantité de pesticides est limitée tant que l'on reste dans des systèmes de culture générant des risques phytosanitaires importants » alors que « l'agriculture biologique a, quant à elle, démontré la possibilité de se passer des pesticides de synthèse »³. L'amplification de cette démarche doit être soutenue et son exigence vitale pour le long terme doit être prise en compte, face aux engouements de perspectives à court terme. Les attentes concernant l'eau doivent aussi être prises en compte. Du fait des évolutions climatiques prévisibles et de la concurrence entre usages de l'eau, l'agriculture devra adapter ses techniques et les systèmes de production face à une généralisation de la limitation de cette ressource. Il faudra donc se préoccuper non seulement de l'aspect qualitatif lié à la pollution de la ressource, mais aussi de l'aspect quantitatif des relations entre agriculture et eau.

Attachés à retrouver le plaisir de bons produits et de mets savoureux pour

échapper au quotidien, les consommateurs rendent grâce à l'agriculture pour tous les produits de terroir qui fondent encore leur culture et qui expriment des savoirs ancestraux. C'est encore dans le lien entre l'agriculture et l'aliment que se construit l'identité d'un peuple. La mondialisation n'a rien tué de tout cela : l'arrivée en France, au fil des décennies, de la pizza, du couscous, des sushis, et de toutes les cuisines « ethniques » n'a pas conduit à faire disparaître le cassoulet, le confit d'oie, la fondue, etc. Elle n'a pas induit un mixage en une affreuse « tambouille » sans nom, mais au contraire conduit à une juxtaposition de multiples modèles qui offrent la diversité du monde et qui tous permettent d'atteindre à un équilibre alimentaire.

Dans ce contexte, les indications géographiques constituent en quelque sorte une propriété intellectuelle collective. Elles peuvent légitimement revendiquer leurs racines culturelles riches de diversité et de biodiversité, mais doivent aussi tenir un discours rationnel sur les liens entre leurs caractéristiques et leurs conditions de production. À ce titre, la recherche permet d'identifier les déterminants biotechniques de la qualité et de définir en termes scientifiques terroir et typicité, pour concilier alternative et modernité tant pour l'agriculture que pour l'alimentation.

Pour conclure, soulignons deux différences majeures : certes l'agriculture « retrouve la plénitude de ses missions : nourrir les hommes, mais aussi les transporter, les chauffer, les vêtir... », comme cela a été souligné dans l'enthousiasme d'un congrès de la Fédération nationale

des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA), mais...

– cette polyvalence s'est exercée pendant de longues périodes dans un relatif équilibre pour diverses populations humaines dans des habitats très divers et éventuellement inhospitaliers. Mais l'équilibre est rompu dans la mesure où l'espèce humaine tend à occuper la planète en induisant l'extinction de nombreuses autres espèces, en épuisant certaines ressources, et en modifiant durablement le climat. La situation créée par l'homme est aujourd'hui très différente et assurément loin de l'équilibre ;

– nous assistons aujourd'hui à l'éclatement de l'agriculture entre deux mondes. L'un, industriel, producteur à grande échelle d'un produit au service d'une filière, à l'exemple des biocarburants, dégage des profits par la production de gros volumes de matières premières. L'autre, rural et à taille humaine, acteur de notre environnement, porteur de sens, de saveurs, de traditions, de valeurs, et d'identité alimentaire, reste vital pour les hommes. Ces deux mondes doivent pouvoir coexister même si cela requiert des concessions de part et d'autre.

Je voudrais donc dire aux organisations agricoles qu'elles ont leur place à l'IFN pour préserver la chaîne alimentaire dont dépend notre survie. Nous devons ensemble dire non à un monde manichéen, fait de bons et de mauvais aliments, de bonnes et de mauvaises pratiques. Préserver la diversité et la pluralité, c'est affaire de tolérance et de bonheur tout simplement, mais cela devient aussi une question de survie. ■

l'agriculture et de l'environnement (Cemagref) à la demande des ministères de l'Agriculture et de la Pêche, et de l'Écologie et du Développement durable, décembre 2005.

³ « Trois questions à Nelly Ollin » et Dossier « Réduire l'utilisation des pesticides ». *La lettre de l'INRA* janvier 2006 ; (13).